

Elle s'avança vers la fenêtre, et là elle rêva bien longtemps, en noyant son regard, sa pensée et son rêve dans l'ombre odorante de la nuit. Quand elle ferma sa croisée, la nuit était bien avancée; le rossignol avait cessé de chanter, et déjà quelques lames d'or déchiraient les brumes de l'Orient.

IV

Il y avait au fond du parc un sentier perdu pour ainsi dire dans les lilas, les églantiers, les aubépines et les cytises où la moindre bouffée de vent secouait des neiges de fleurs. Cette promenade solitaire conduisait à un bois mélangé d'arbres verts, où les mélèzes, les cèdres et les cyprès confondaient leurs feuillages. Mille petites retraites, mille cabinets de verdure avec des taillis de chèvrefeuilles et de jasminoïde, cachaient dans les fourrés des bancs de mousse ou de gazon qu'envahissait le lierre. Aux heures les plus brûlantes du jour, c'étaient là des enivrements sans fin de parfum, de fraîcheur et d'ombre.

Amélie affectionnait par-dessus tout ce silence et ce mystère. Elle y venait chaque jour, elle n'en sortait qu'à regret; Raymond la rencontrait souvent dans cette solitude, un livre à la main, douce, pen-

sive et mélancoliquement belle. C'est là qu'ils avaient eu quelquefois de ces entretiens d'intimité rêveuse, tels que la nature en fait naître entre deux enfants simples et purs comme elle. Dangereux bonheur où le cœur prend trop de part pour ne pas se risquer! Amélie était ainsi prédisposée d'avance; elle crut à ce fatal baiser qui avait refoulé tout son sang vers son cœur. Elle se troubla sans cesse; elle sentit en elle des confusions étranges; elle était distraite, et souvent l'envie lui venait de pleurer. Elle ne rêvait que le sentier caché; là seulement elle se sentait à l'aise, elle y faisait tant de songes; et au milieu de son trouble et de son anxiété, elle trouvait par instant une ivresse profonde, inconnue, ineffable: c'était quelque chose de divin qui l'effrayait, quelque chose de triste et de douloureux qu'elle chérissait. Rien ne lui avait dit que c'était là de l'amour.

Un matin, que le jour était doux, que le ciel était pur, Caroline et Raymond jouaient dans le parc, en faisant toute sortes de rieuses causeries.

Les dernières cerises rougissaient dans les feuillages déjà jaunissants; Raymond atteignait d'un bond les cimes élevées, et Caroline dépouillait en un instant la branche ainsi soumise. Il arriva tout à coup qu'au moment où Raymond donnait une secousse imprévue à une branche qu'il n'avait pu saisir, un nid de pinsons vint tomber aux pieds de Caroline, et Raymond de courir, chacun pour-

suisant son fugitif. Les fugitifs s'enfoncèrent bientôt dans les fourrés, et le couple joyeux les suivit jusqu'au sentier ombreux qu'on nommait le sentier des Cytises.

Là Raymond put enfin mettre la main sur un des pauvres oiseaux effarouchés, qui tombait sans force dans une grappe odorante de fleurs.

Caroliné, joyeuse comme un enfant, sauta en suppliant au cou de Raymond, qui élevait au-dessus de sa tête le captif à peine emplumé.

— Je veux! je veux! je veux! s'écria-t-elle avec une gentillesse qui ne peut se décrire; donnez-moi, donnez-moi!... Mon petit Raymond, vous êtes gentil tout plein; et elle saisissait le pauvre oisillon qu'elle réchauffait de baisers. Raymond ne résista pas à toute cette grâce; il la tenait par la taille, frémissante et comme suspendue à son bras; il pencha sa lèvre sur le front de la jolie enfant et il lui dit à demi-voix:

— Caroline! ô mon petit démon, tu es adorable et... je t'aime!

A ce mot et à ce contact, d'enfant qu'elle était, Caroline aussi devint femme. Elle ouvrit la main, l'oiseau s'échappa sans qu'on y prit garde; et les deux jeunes gens confondirent leurs regards enivrés de sourires.

Hélas! ce second baiser et ce premier aveu venaient de retentir comme un arrêt de mort dans le

cœur d'Amélie. La douce jeune fille était là, à deux pas, assise sous les touffes sombres d'un sophora pleureur; sa tête tomba contre la pierre moussue, où elle se heurta cruellement; les sueurs froides de l'agonie passèrent sur son front, et elle crut mourir. Or, tandis que Raymond et Caroline, amoureuxment joyeux, revenaient à la maison avec mille confusés espérances, la pauvre Amélie, se soutenant à peine, s'acheminait à travers les plus obscurs ombrages en essayant en vain de dévorer ses larmes et en se disant que sa vie venait d'être en un instant déshéritée pour jamais.

Raymond était loin de supposer en rien la réalité; tout contribua à l'entraîner au caprice de ces hasards terribles que la volonté seule domine et corrige quand elle sait sa force. A dater de ce jour, Amélie sembla le fuir. Elle se fuyait elle-même. Son portrait venait d'être commencé; sous différents prétextes elle éluda toujours de continuer à poser. Elle témoigna à Raymond une froideur de plus en plus sensible; tandis qu'au contraire Caroline disposait de l'avenir comme si le passé lui constituait un droit acquis.

L'erreur alors devint inévitable; Raymond, se fiant aveuglément aux mensonges de l'apparence, crut à l'infaillibilité des sympathies extérieures. En peu de jours Caroline et lui se regardèrent, sur la simple foi de leur jeunesse, de leur gaieté, de leur

folâtre camaraderie, comme deux fiancés, comme deux époux. Madame Armand, n'ayant accepté l'intimité de Raymond qu'après avoir, on le pense bien, admis la convenance d'une union qui lui souriait pour l'une comme pour l'autre de ses enfants, n'avait aucune objection à opposer. Mais Amélie, en grandissant son courage au niveau de sa douleur, usait les forces de sa frêle organisation et buvait résolûment le poison amer dont elle seule pouvait prévoir les ravages ; elle se résigna, elle fut magnifiquement bonne et dévouée. De plus habiles et de mieux prévenus que ceux au milieu de qui elle vivait n'eussent pas deviné ses larmes et compris ses tortures. Elle crut que le bonheur de sa sœur devait avoir pour fatale compensation son éternelle misère ; un seul mot l'eût pu faire heureuse qu'elle serait restée victime, tant le renoncement a de séduction pour de certaines âmes.

A mesure que le mariage de Caroline et de Raymond s'avoua plus haut et sembla plus prochain, Justinien redevint assidu au château. Il trouva à Caroline mille torts de légèreté, mille défauts de coquetterie dont il ne s'était point encore aperçu, tandis que la tristesse et la pâleur d'Amélie lui semblaient s'enrichir constamment de charmes ignorés ou nouveaux. Malheureusement Amélie se montrait peu sensible à ses amoureuses avances, et le pauvre Justinien dut se résigner à envisager l'idée

du prochain mariage, sans y associer l'espoir d'un bonheur plus directement personnel.

L'époque fixée arriva : Amélie, toute pâle et fiévreuse, déguisait cependant sa tristesse sous les joies menteuses d'un sourire douloureux à son cœur. Justinien, qui s'épanouissait dans le pressentiment des triomphes assurés à son élégance, fut d'abord tout glacé par la réserve peu encourageante de celle à qui il voulait plaire. Madame Armand était heureuse du bonheur qu'elle pensait assurer ; Caroline croyait étourdiment à toutes les promesses dorées dont l'avenir berce les jeunes filles ; pour Raymond, quelle que fût l'imprévoyance toute juvénile de sa pensée, il ne pouvait se défendre de quelques vagues inquiétudes qui traversaient son ciel bleu comme d'insaisissables nuages. Quand ils rentrèrent au château après la bénédiction nuptiale, madame Armand se jeta dans les bras de Raymond, puis prenant Caroline par la main, de sa voix de mère attendrie, elle dit au nouvel époux : « — Voyons, soyez heureux ! embrassez votre femme. » Raymond embrassa Caroline, et chercha Amélie des yeux ; leurs regards se rencontrèrent ; la jeune fille devint plus blanche que sa robe de vierge. Madame Armand la mena à son tour vers Raymond ; mais celui-ci fut obligé de la soutenir en lui prenant les mains pour effleurer son front. Les mains étaient glacées ; le front était brûlant ; une goutte de sueur

froide et une larme de feu tombèrent sur la main du jeune marié. Et lui alors se rappela leur premier baiser.

Le souper fut cependant assez gai. Amélie s'était raffermie dans son courage et semblait prendre joie aux facéties de Justinien; Justinien se retrouvait heureux en se disant que ses vieilles prévisions ne l'avaient pas trompé, et qu'il y aurait bien au moins une des deux sœurs pour lui. Raymond seul était rêveur. — Le bonheur est pensif, disait la bonne madame Armand. Et Caroline s'amusa à taquiner son mari. Hélas! les deux enfants avaient bien pu s'entendre pour rire et folâtrer; mais Raymond n'était déjà plus un enfant.

Après le souper, tandis que madame Armand emmenait Caroline, Raymond s'avança un instant sur la terrasse; l'air lui semblait bienfaisant et doux.

Comme il allait rentrer, une forme blanche passa près de lui dans l'ombre; il reconnut Amélie, qui alla tomber plutôt que s'asseoir sur un banc de gazon, il s'approcha involontairement. La pauvre fille fit quelques efforts convulsifs pour dégrafer sa robe, et roula tout à coup inanimée par terre: elle semblait étouffer; deux ruisseaux de larmes brûlaient encore sa joue. Raymond la saisit alors, l'emporta dans le salon, la coucha sur un divan, brisa violemment sa ceinture, et secoua sur son front un

bouquet de fleurs fraîchement arrosées, et s'enfuit, éperdu, dans la chambre nuptiale, où il eut une peine indicible à déguiser son trouble et son anxiété.

Quelques jours après, comme Justinien, trompé par la douloureuse comédie de la pauvre martyre, se hasardait à demander à madame Armand si, pour lui, il n'y aurait pas aussi une fête prochaine, Amélie déclara tout à coup, avec une énergie de volonté dont elle avait usé rarement, mais qu'on lui connaissait, qu'elle ne se marierait jamais, et qu'elle partirait le lendemain pour le couvent du Sacré-Cœur de Clermont.

V

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Caroline et le départ de sa sœur; Raymond n'avait pu cependant effacer de sa pensée un souvenir triste comme un regret. L'absence d'Amélie lui semblait un grand vide; et ce qu'il avait vu, ce qu'il ne voulait pas s'expliquer, mais ce qu'il présentait malgré lui, n'était pas de nature à faire reverdir dans son âme ces joyeuses fleurs de jeunesse qu'un vent imprévu avait si rapidement ravagées. Caroline n'avait pu se dissimuler longtemps que son mari n'était plus le même: le charme de leur sym-

pathique gaieté était rompu pour jamais. Elle s'en affecta vivement tout d'abord ; mais il y avait dans son caractère quelque chose de si léger, la joie et le sourire allaient si bien à sa jeunesse étourdie, qu'après s'être crue quelque temps bien à plaindre, elle s'habitua à de petits airs de mélancolie gracieuse, et n'y songea plus guère. Justinien, qui s'était aussi lassé de s'assombrir en vain le regard et l'âme, modifia alors traitreusement la nature, la direction et la portée de ses espérances. Caroline s'ennuyait d'être triste ; elle se résigna presque aux assiduités recrudescences du voisin. Du reste, il n'y avait pas de querelle à faire à un homme aussi doux, aussi adorablement patient et bon que le jeune mari : comment reprocher à quelqu'un le tort qu'il a de ne pas être heureux ?

— Mais, disait Justinien en regardant tendrement Caroline, que lui manque-t-il donc ? Que regrette-t-il ? A moins qu'il ne se soit trompé, et ne vous ait épousée par distraction ? — Et Caroline rêvait, et Justinien lui prenait la main.

Madame Armand ne voyait en tout cela que des enfantillages. Elle eut bientôt ailleurs de graves sujets d'inquiétude. Les nouvelles qu'elle recevait de la santé d'Amélie n'étaient pas pleinement satisfaisantes ; son cœur de mère s'effrayait ; et elle allait partir elle-même, lorsqu'elle reçut une lettre dans laquelle on lui apprenait que la jeune recluse

semblait de plus en plus souffrante. Les médecins exigeaient qu'elle rentrât immédiatement dans sa famille pour aller respirer l'air natal ; elle partait le matin même et devait arriver en vingt-quatre heures. Cette nouvelle saisit diversement tout le monde. Raymond ne dormit pas ; et, le lendemain, les heures lui paraissaient éternelles. Quand la journée s'avança il sortit, il s'enfonça bientôt dans le sentier des Cytises. Pourquoi ? Il ne le savait pas lui-même ; mais plus il allait, plus sa mélancolie devenait poignante et douloureuse. Il marcha ainsi longtemps, n'osant arrêter sa pensée à l'idée de ce retour si subitement annoncé. Parfois il craignait de découvrir au fond de sa rêverie une joie sombre et une ivresse amère ; son cœur se serrait à chaque pas, et à chaque pas il sentait redoubler sa fiévreuse agitation. Il y a en nous des parts secrètes qu'on se voile à soi-même, et dont, avec une sorte d'intime pudeur, on voudrait respecter le mystère. Ce sentiment est certainement d'une nature choisie ; mais il est quelquefois aussi le danger des âmes faibles et indécises. Celles-ci se trouvent inopinément dominées par un désir, une passion, un pouvoir quelconque, qui les surprend et les écrase de tout le poids de l'imprévu. Raymond éludait la question dont tout en lui sollicitait la réponse ; et c'est ainsi qu'il arriva jusqu'au bois des mélèzes, sans s'être dit à lui-même ce qu'il ferait et ce qu'il devait faire.

Il allait s'enfoncer dans le fourré lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture. Il courut tout haletant vers la clairière d'où l'on découvrait le chemin; et, comme il entra dans le sentier, il se trouva face à face avec Amélie qui descendait de la calèche. Elle n'avait pu résister au désir de revoir tout de suite les lilas et les églantiers, qui déjà n'avaient plus de fleurs, mais qui devaient garder encore tout le parfum des souvenirs. Raymond courut à elle avec une palpitation de cœur; puis il s'arrêta tout à coup, comme pris d'une timidité d'enfant. Amélie s'aidait du bras d'une compagne vêtue comme elle du costume des religieuses. Ses traits avaient subi une grande altération; elle semblait bien affaiblie; mais la surprise et l'émotion répandaient sur son front leur éclat fugitif; ses yeux brillaient d'une animation passagère, et elle s'efforçait de sourire. Raymond parvint pourtant à dominer son trouble; il lui tendit la main et lui offrit son bras. Amélie s'y laissa tomber plutôt qu'elle ne s'y appuya, et, comme le jeune peintre penchait vers elle son regard surpris, il vit avec une horrible inquiétude une pâleur de marbre envahir tout à coup ce front naguère encore doucement rougissant. Alors il se troubla de nouveau, et ne sut adresser à Amélie que quelques paroles insignifiantes ou maladroitement affectueuses. Tous deux se sentirent mal à l'aise, et la gêne réciproque

allant toujours croissant, ils cheminèrent dans un triste silence à peine interrompu.

O doux sentier des Cytises! n'aviez-vous donc plus d'écho du passé? O nature! que faites-vous des joies perdues?

Ils arrivèrent de la sorte à la maison; et Amélie, épuisée de l'effort qu'elle avait fait en marchant, tomba sans force sur un sofa. Caroline, qui avait attendu longtemps sur le perron d'où elle dominait la route, rentra bientôt, et sut mauvais gré à son mari d'avoir mieux qu'elle deviné sa sœur, comme à sa sœur d'être revenue avec son mari. Son accueil fut bon, autant qu'il lui était possible; mais elle ne sut pas dissimuler un peu d'aigreur, quand elle leur demanda où et comment ils s'étaient rencontrés. Madame Armand arriva en cet instant, et Amélie fut heureuse de pouvoir verser, en leur trouvant une interprétation naturelle, les larmes qui déjà lui gonflaient le cœur. Le soir venu, elle revit sa petite chambre avec une émotion profonde. Comme elle avait vieilli depuis qu'elle l'avait quittée! Quand elle fut seule, elle s'approcha de la fenêtre toute festonnée de pampres et de fèves grimpantes; elle ouvrit la croisée, et regarda longtemps ce jardin toujours gai où elle aussi avait été autrefois si joyeuse. Toute son enfance lui repassa devant les yeux, avec les fleurs préférées, les fruits dérobés, les papillons poursuivis, toute l'en-

fance avec toutes ses gracieuses folies ; puis elle arriva à la dernière année, à cette dernière année qui l'avait faite jeune fille d'enfant qu'elle était, et qui lui avait appris la douleur.

Alors, songeant à tout ce qu'il y avait d'irrévocable dans ce qui faisait son amertume et son deuil, elle tomba à genoux, elle pleura, elle demanda pardon à Dieu ; et comme elle sentait redoubler toutes les angoisses de son pauvre cœur au sein de ces lieux remplis de son amour, elle s'écria en sanglotant : — O mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir en paix là-bas ? Que suis-je venue faire ici ? Pourquoi donc suis-je revenue ? Elle pleura longtemps ; enfin, elle s'assoupit dans sa fatigue et ses larmes.

VI

L'automne s'approchait avec tout le cortège de ses mélancolies, pâles fantômes que le vent pousse en son tourbillon, ou que la nue roule au fond du ciel dans un flottant linceul. Une vague tristesse s'était emparée de la famille entière ; plus de joie, plus de gaieté, plus de charmantes folies. Chacun gardait sa peine ; et personne n'osait soulager son âme en en versant le trop-plein douloureux

dans une confiance. C'était un mutuel silence, presque une défiance réciproque : c'était une réserve qui allait jusqu'à la gêne ; tout le monde souffrait, Amélie se mourait.

Elle ne se dissimulait rien de ce que sa situation avait d'épouvantable ; elle buvait toute l'amertume du calice. Après quelques jours, elle avait dû s'apercevoir des préventions instinctives de sa sœur : alors elle fit un effort continu pour éviter de plus en plus de se trouver avec Raymond ; mais cette affectation même trahissait son secret : elle le sentait, elle pleurait des nuits entières, et elle s'écriait de nouveau : — Mon Dieu ! mon Dieu ! que ne m'a-t-on laissée mourir en paix là-bas ? Pourquoi suis-je revenue ?

Caroline, au milieu de ses pressentiments incomplets, trouvait bien parfois une grande compassion et une affectueuse pitié ; mais elle n'avait pas une générosité de tous les instants, et quelques mots amers blessaient sa pauvre sœur comme des coups de poignard ou irritaient Raymond jusqu'à le désespérer. Madame Armand ne savait que pleurer et déguiser ses larmes.

On ne dormait plus guère au château ; chaque nouvelle aurore mettait en présence des fronts plus fatigués et plus tristes, et chacun cherchait curieusement dans le regard de l'autre sa pensée, sa veille et sa douleur. Plus tard, tout le monde finit